

Chère Samia

FANNY WOBMANN

Chère Samia, bien sûr, c'est par là qu'il faut commencer. C'est ici, dans cette volonté de construire un premier pont entre nous qui soit fait non pas de consignes et de planning, mais de mots.

Je t'écris donc et je me sens comme une petite fille qui prend son crayon gris pour rédiger une première lettre à sa correspondante. Cette autre petite fille dont elle ne connaît que le nom, dont on lui a dit qu'elle vivait dans un autre pays, un pays où il fait chaud et où les gens parlent français mais parlent aussi d'autres langues inconnues. Un pays de mer, de déserts, de dattes, de thé à la menthe. Un pays des mille et une nuits, un pays de violence aussi. Je me sens cette enfant qui met bout à bout les histoires, les images, et construit une terre épicée de clichés sur laquelle elle rêve, un jour, de poser le pied.

Et je me sens cette femme, enrichie de théories, capable d'esprit critique et de points de vue nuancés, gavée d'informations filtrées, toujours les mêmes, un peu perdue et effrayée, à mi-chemin entre l'envie de découverte et la conscience du danger. Les amalgames, les préjugés, les projections. Les colonies, les persécutions, le terrorisme, le fanatisme.

Oui c'est vrai, j'y pense. Au fait que je viens de cette partie du monde qui, sous prétexte de se croire supérieure, a fait subir à la tienne, et continue de le faire, les pires assujettissements. Au fait que tu viens de cette partie du monde qui produit, actuellement, des idéologies extrêmes pouvant amener n'importe lequel de mes proches à se faire tuer, aujourd'hui ou demain, sur le chemin du travail ou des vacances.

Nous sommes ces femmes et ces enfants, dans un monde gouverné encore et toujours par les hommes.

Cela devait être dit, peut-être. Et pourtant, je voudrais commencer autrement.

Salut Samia, je m'appelle Fanny. J'ai trente-trois ans. Je vis avec mon compagnon et notre fils de trois ans. J'écris souvent assise à mon bureau, installé devant une grande fenêtre qui donne sur le jardin. Le lac de Neuchâtel est tout près et nous nous y baignons très souvent. Nous n'avons pas de voiture, par choix, nous nous déplaçons à vélo et en train. Mon compagnon travaille à 70% et nous partageons à part plus ou moins égale les tâches ménagères et le temps passé avec notre enfant.

Cette vie-là, que je te décris, est douce et privilégiée, c'est une évidence. Est-ce comme ça que tu l'imaginais?

Elle est aussi très compliquée, parfois. Je peine à trouver un équilibre et une sérénité entre toutes les facettes de mon quotidien, entre toutes les pressions que je ressens pour être une femme accomplie à tous les niveaux. Oui, ici, nous avons gagné une certaine liberté. Mais elle s'accompagne d'attentes démesurées, d'exigences extrêmement anxieuses face à tous les rôles que nous devons jouer. Je dois être une bonne mère, passer du temps avec mon fils, l'emmener faire des activités à l'extérieur, le stimuler, rire avec lui, lui offrir une cuisine saine, faite maison, de saison, biologique et si possible limiter au maximum les déchets lors des achats. Je dois être travailleuse, m'accomplir dans mon emploi, faire carrière pourquoi pas, être innovante et fière, indépendante financièrement. Je dois éviter l'ennui dans mon couple, le réinventer continuellement, lui redonner du sens, m'épanouir sexuellement. Je dois avoir beaucoup d'amis, que je vois régulièrement. Je dois être belle, mince, faire du sport, prendre soin de moi.

Par exemple, tu sais qu'en ne portant pas de soutien-gorge et en refusant de m'épiler sous les bras, je réalise un vrai acte militant déclenchant des regards courroucés et insistants et des remarques négatives, même de la part de mes amies? Pour des poils!

Je me débats pour trouver ma liberté à moi, dans tout ça.

Et souvent, je suis épuisée. Tellement épuisée.

[Petit aparté: Ce matin, pour travailler sur cette lettre, je suis montée sur un bateau qui navigue sur le lac. C'est un vieux vapeur qui a été rénové récemment. Je peux y passer tout le temps que je veux gratuitement parce que je possède un Abonnement général, une carte qui te permet de voyager dans toute la Suisse en transports publics. Dehors, il pleut, le lac et le ciel se confondent dans des tons gris et bleus. Il n'y pas de vent, les gouttes font de petits cratères éphémères sur l'eau lisse. Je suis attablée dans le coin restaurant avec une amie. Il y a le wifi et des prises pour brancher nos chargeurs. Nous nous regardons, un peu effarées par notre propre pays, par tant de luxe, par l'étrangeté et la beauté de ce moment.]

Avoir un enfant me fait prendre conscience encore plus profondément qu'avant des stéréotypes de genre qui conditionnent notre société. Tout est classé, séparé précisément depuis la naissance: les rayons jouets des magasins, les vêtements, les aptitudes et les sensibilités, les goûts, et par conséquent, insidieusement, les perspectives professionnelles, la place que prendra chacune et chacun sur cette terre. Mon fils s'est choisi des bottes roses à paillettes, il a aussi une robe bleue qu'il aime porter parfois. Quand il subira les premières moqueries et qu'il en souffrira, je devrai lui expliquer à quel point la société est injuste.

Je voudrais tellement ne pas devoir le faire, pouvoir lui offrir l'illusion que notre monde est bon.

Je ne sais pas comment lui transmettre des valeurs qui sortent de la norme tout en le protégeant et le préparant à fonctionner au milieu de cette norme. C'est parfois terrifiant.

Je suis curieuse de connaître ton point de vue sur ces considérations. Pour moi, elles sont fondamentales. Parce que ces libertés que les femmes ont gagnées ne peuvent devenir effectives et vraies que dans une société où il est réellement permis de se définir à tous les niveaux, dès le début, avec les mêmes cartes en main, les mêmes possibilités de choix, de quelque genre qu'on soit. Je veux que mon fils puisse devenir la personne qu'il ressent être profondément, sans qu'on lui assigne des manières dont il devrait être au monde, parce qu'il est né avec un pénis au lieu d'un vagin.

Je sens grandir en moi cette colère, alimentée par la prise de conscience du chemin qu'il nous reste encore à parcourir pour construire une réelle égalité et un respect mutuel profond.

J'observe également, avec stupéfaction, mes amies reproduire dans leur couple des schémas que je croyais dépassés. Au moment d'avoir des enfants, ce sont elles qui assument la charge des tâches quotidiennes, s'assurant que le frigo est plein, que les vêtements des enfants sont encore à la bonne taille, que les toilettes ont été nettoyées, l'inscription au cours de danse renvoyée et les beaux-parents invités. Elles le font tout en travaillant à l'extérieur également, à temps partiel. Les hommes continuent à travailler à 100% sans se poser de questions, ils emmènent les enfants faire du vélo le week-end et ils ont l'impression de s'investir dans la vie de famille.

Cette famille, encore si traditionnelle. Les pays d'Europe s'ouvrent peu à peu au mariage gay, à l'adoption par les couples de même sexe, mais cela prend beaucoup de temps et nous n'en sommes qu'aux balbutiements. Il y aurait tant de manières de réinventer la notion de vivre ensemble, d'élargir notre vision étriquée du couple, des relations humaines en général. Certaines personnes y parviennent mais elles continuent de devoir le faire dans l'ombre.

Tu vois, je n'entre même pas dans des questions peut-être plus graves encore comme la culture du viol, le harcèlement de rue, la violence domestique, les inégalités salariales, etc. Je n'en ai pas besoin, il y a déjà tellement d'injustices, tellement de raisons d'être en colère, au cœur même de mon quotidien privilégié.

Quel regard portes-tu sur ces réflexions? Où est la liberté des femmes chez toi? Quels sont les interdits majeurs, les tabous, les difficultés? Et la liberté des hommes, où est-elle?

Vu d'ici, le chemin à parcourir chez toi est encore plus long que chez moi. Mais j'ai aussi le sentiment que, pour certains aspects, vous en savez bien plus que nous sur la liberté. Et surtout, que vous avez en vous une force de rébellion bien plus grande que la nôtre. Est-ce que je me trompe?

Chère Samia, il y a tant de sujets encore dont je pourrais te parler. Bien sûr, j'ai envie de pleurer régulièrement devant les images de migrantes et de migrants traité.e.s comme des bêtes, je me sens si démunie face à cette réalité. Comment trouver la place de se rebeller dans une société démocratique où lorsqu'on offre au peuple la possibilité de voter pour améliorer (un tout petit peu) la condition de ces migrant.e.s, ce dernier choisit le rejet?

Tu sais qu'en Suisse, dernièrement, nous avons dû voter pour la mise en place d'un revenu de base inconditionnel? N'importe quelle citoyenne ou citoyen aurait reçu un salaire mensuel sans contrepartie. Et bien, les Suisses et Suissesses ont dit non. Trop embourbé.e.s dans leurs valeurs nationalistes, leur croyance indéfectible dans l'importance du travail, leur peur des abus, leur peur du changement, tout simplement.

Toutes ces questions que je me pose, cette culpabilité que je ressens. Je voudrais pouvoir te l'expliquer. Et puis, nous pourrions parler aussi de tout ce qui nous rend heureuses.

Chère Samia, cette lettre est longue déjà. Dans la prochaine, je te parlerai de mes joies. J'ai hâte de lire la tienne.
Fanny

biblio

Nues dans un verre d'eau

Prix Terra Nova, Ed. Flammarion, 2017.

Vivre près des tilleuls

Écrit avec le collectif AJAR, Ed. Flammarion, 2016.

La Poussière qu'ils soulèvent

Ed. de l'Hèbe, 2013.



PHOTO SOPHIE WOBMANN

bio

Fanny Wobmann est née à La Chaux-de-Fonds en 1984. Lauréate du PIJA (2003 et 2004) et d'une bourse d'écriture Pro Helvetia (2014), elle a publié plusieurs nouvelles et poèmes dans des ouvrages collectifs et des revues littéraires, dont récemment «Cruautés» dans le recueil *Carnets ferroviaires* (Ed. Zoé, 2017). Son deuxième roman, *Nues dans un verre d'eau*, a remporté le prix Terra Nova de la Fondation Schiller. Elle est membre fondatrice du collectif littéraire AJAR et de la compagnie de théâtre Princesse Léopold. Au sein de ces collectifs, elle écrit, performe et met en scène. Elle collabore également avec la compagnie L'outil de la ressemblance, dirigée par Robert Sandoz, en tant qu'assistante de mise en scène.

Le texte que nous publions ici a été rédigé dans le cadre d'une commande d'écriture théâtrale en binôme avec une auteure tunisienne. Elles ne se sont jamais vues, ces mots sont les premiers que Fanny Wobmann a transmis à sa collègue. Ils constituent, avec la lettre qu'a rédigée Samia de son côté, la base de leur matière de travail. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch. Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.